

GUATEMALA.

DESCRIPTION DU GUATEMALA. — ÉTYMOLOGIE, SITUATION, LIMITES, MONTAGNES, FLEUVES ET LACS, DIVISION POLITIQUE, POPULATION, PRODUCTIONS DES TROIS RÉGNES.

Le Guatemala, resserré entre deux océans, au centre des deux Amériques, pays de plaines, de lacs, de forêts, de volcans et de ruines d'une civilisation dont l'origine est une énigme, va maintenant nous occuper (*).

(*) Les historiens ne sont point d'accord sur l'étymologie du nom de *Guatemala*. Les uns, comme Domingo Juarros, la trouvent dans le mot *quauhlemali*, qui en langue mexicaine signifie un tronc d'arbre abattu, et ils expliquent le choix de cette dénomination en disant que les Indiens qui accompagnaient Alvarado, le conquérant du pays, aperçurent, près du palais du roi des Kachiques, un vieux tronc d'arbre dévoré par les fourmis. D'autres font dériver ce nom du mot *uhatzemalla*, qui désigne, dans le dialecte tzendale, une montagne d'où jaillissent des sources, allusion évidente à la montagne au pied de laquelle est bâtie Guatemala l'antigua. Cette dernière origine nous paraît la plus vraisemblable. Quant à la première, elle est inadmissible, d'abord parce que le nom du royaume est certainement plus ancien que la conquête, ensuite parce que Alvarado n'aurait pas laissé aux Mexicains qui l'accompagnaient le soin de baptiser la contrée dont il venait de prendre possession. Nous avons encore le choix entre deux étymologies : l'historien Francisco de Fuentes se décide pour le mot *coctemalan*, qui signifie *bois laiteux*, et qui s'applique à une espèce d'arbre qu'on ne trouve que sur l'emplacement supposé de la première capitale, c'est-à-dire, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui le village de Tzuculpa. Enfin, Juarros, déjà cité, avance que *Guatemala* pourrait bien être une corruption du nom de *Juitemal*, premier roi de ce pays, de même que le royaume de *Quiché* prit le nom de son premier maître, Nimaquiché; mais d'abord, l'existence du roi Juitemal n'est pas suffisamment prouvée; en second lieu, il est fort possible que les noms du pays aient été, au contraire, donnés aux souverains. Nous nous en tenons donc au

mot *Uhatzemalla*, qui, de toute façon, nous paraît le plus admissible.

La situation de cette grande contrée est admirable. Baignée à l'est et au couchant par l'Atlantique et le grand Océan, elle doit un jour servir de passage à l'Europe pour arriver promptement au milieu des archipels de l'Océanie et sur les côtes orientales de l'Asie, et c'est alors que le mouvement commercial dont elle sera le centre, commencera pour elle une ère de prospérité.

D'une étendue plus vaste que le Pérou et le Chili, le Guatemala, par son heureuse position, est plus qu'aucun d'eux un pays d'avenir; et quand viendront pour lui les jours de paix intérieure et la bonne fortune d'un gouvernement stable; quand la toute-puissance des lois y aura remplacé le despotisme du sabre, les Européens, séduits par la fertilité de son sol, la variété de son climat et de ses produits, s'empresseront d'y fonder des colonies agricoles et de mettre en œuvre les nombreux éléments de richesse qui n'attendent, pour se développer, que les bras de l'homme intelligent et la sécurité de tous les intérêts matériels.

Les limites de la république guatémaliennne ne sont pas aussi faciles à déterminer qu'on le croirait; en jetant les yeux sur la carte de ces régions. A l'est, le pays des Mosquitos, enclavé dans le territoire de la république, est réclamé par la Colombie; au nord et au nord-ouest, les provinces de Chiapa et de Soconusco sont revendiquées par le gouvernement de Mexico. Toutefois, et bien que ces contestations soient loin de toucher à leur terme, nous adopterons la délimitation indiquée provisoirement par les voyageurs et les géographes : nous le bornerons au nord par l'État mexicain de Chiapa, le Yucatan et la mer des Antilles; à l'est par cette mer et le département colombien de l'Isthme; au sud par

l'Océan Pacifique; à l'ouest par ce même océan et les provinces mexicaines d'Oaxaca et Chiapa.

Le territoire de la confédération centrale n'a pas moins de 360 lieues de longueur et 130 dans sa plus grande largeur; ses côtes ont une étendue d'environ 500 lieues. Les nombreuses îles qui avoisinent son littoral, dans la mer des Antilles, lui appartiennent.

Une chaîne de montagnes hérissée de volcans traverse le Guatemala dans toute sa longueur; elle unit la Cordillère de l'hémisphère austral à celle qui s'étend dans le Mexique, pour aller se joindre aux Montagnes Rocheuses. De ses flancs sortent un grand nombre de rivières qui se jettent les unes dans la mer des Antilles, les autres dans le grand Océan. Dans la première catégorie il faut compter le Sumasinta, le Rio-Grande, le Motagua, l'Ulua, le Yare, le Nueva-Segovia ou Blewfield, le San Juan, dont le cours est de plus de quarante lieues, et qui sort du lac de Nicaragua; dans la seconde catégorie, on ne pourrait citer que des cours d'eau sans importance; nous mentionnerons cependant le Guacalat, parce qu'il baigne les murs de Guatemala-la-Vieja, et la Tosta, parce qu'elle peut servir de base à un projet de communication entre les deux mers, ainsi qu'on le verra plus loin.

Avant de continuer cet aperçu géographique, et pour aider à l'intelligence des détails qui vont suivre, nous croyons devoir indiquer la division politique du Guatemala.

Cette division a varié suivant les circonstances qui ont changé la face de ce pays. Dans le dix-septième siècle on comptait jusqu'à trente-deux provinces, dont quatre étaient désignées sous le nom de *gouvernements*, savoir, Comayagua, Nicaragua, Costa Rica et Soconusco; neuf étaient des *alcaldias mayor*, savoir: San Salvador, Ciudad Real, Teguzgalpa, Zonzonate, Vera-Paz, Suchiltepec, Nicoya, Amatique et San Andres de Zaragoza; dix-huit étaient des *corregimientos*, et leurs corregidores étaient nommés par l'*audiencia*. Vers l'an 1660, la population

de Costa Rica ayant considérablement diminué, on annexa à cette province quatre *corregimientos*; quatre autres furent partagées entre les gouvernements de Comayagua et de Nicaragua. Au commencement du dix-huitième siècle, les *alcaldias mayor* d'Amatique et de San Andres furent supprimées, et on en créa de nouvelles. Ainsi, et peu à peu, les trente-deux provinces furent réduites à quinze. A cette époque, le Guatemala formait une grande division administrative de l'Amérique espagnole, sous le titre de *Capitanerie générale de Guatemala*. Incorporé en 1821 au Mexique, il s'en sépara trois ans après. Aujourd'hui cette république se compose d'un district fédéral et de cinq États, subdivisés chacun en *partidos*, ou départements. Le district fédéral se compose de Nueva-Guatemala et de ses environs immédiats; les cinq États sont : GUATEMALA, SAN SALVADOR, HONDURAS, NICARAGUA et COSTA-RICA.

On évalue à un peu plus de 2,000,000 d'âmes la population du Guatemala tout entier. Il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer la proportion des races dans ce chiffre de 2,000,000; en effet, le sang est tellement mêlé dans toute l'Amérique espagnole, qu'il serait téméraire de se prononcer sur une classification absolue. Un voyageur anglais cite, à ce propos, un tableau, que nous croyons devoir reproduire pour donner une idée du croisement des races en Amérique. Ce tableau est spécial au Mexique, mais, sauf quelques changements de noms, il peut s'appliquer au Guatemala. On remarquera qu'il existe jusqu'à quinze castes, indépendamment des blancs proprement dits.

Mestizo (métis), né d'un Espagnol et d'une Indienne.

Castiso, d'une femme métis et d'un Espagnol.

Espanola, d'un castiso et d'une Espagnole.

Mulâtre, d'une Espagnole et d'un nègre.

Morisque, d'une mulâtresse et d'un Espagnol.

Albino, d'un morisque et d'une Espagnole.

Tornatras, d'un albino et d'une Espagnole.

Tentinelaire, d'un tornatras et d'une Espagnole.

Lovo, d'une Indienne et d'un nègre.

Caribujo, d'une Indienne et d'un ovo.

Barsino, d'un Coyote et d'une mulâtresse.

Grifo, d'une négresse et d'un lovo.

Albarazado, d'un Coyote et d'une Indienne.

Chanisa, d'une femme métis et d'un Indien.

Mechino, d'une leva et d'un Coyote.

Cette curieuse division prouve combien il est difficile de trouver dans toute cette partie de l'Amérique un type original, et à quels mécomptes on s'expose en étudiant l'*homme américain*, si tant est même que l'*homme américain* proprement dit ait jamais existé. C'est à peine si l'on peut croire à la pureté des races qui vivent dans les forêts vierges du Pérou et dans les parties les plus inaccessibles de l'Araucanie, car rien ne garantit que le sang européen ou africain ne se soit mêlé autrefois à celui de ces peuples sauvages et n'ait altéré le type primitif. Les études anthropologiques sont donc, en Amérique, purement relatives, et l'on ne doit rien conclure en cette matière, que sous toute réserve.

Toutefois, et malgré le mélange des types, certaines peuplades ont toujours vécu dans un isolement à peu près complet et conservé l'originalité de leurs mœurs. Tels sont, entre autres, dans le Guatemala, les Changuènes, nation guerrière, et qui, par sa férocité bien connue, est la terreur de l'État de Costa-Rica, dont elle occupe l'extrémité orientale; tels sont aussi les Mosquitos, qui habitent une partie du littoral de l'État de Honduras. Ce nom de *Mosquitos* vient de la quantité innombrable de mosquitos ou moustiques qui tourmentent ici les Indiens et les obligent, pour se soustraire à leurs piqûres, de passer plusieurs mois de l'année en bateau sur les rivières. Ces indigènes n'ont jamais voulu accepter la civilisation, et ils ont toujours professé pour les Espagnols une haine et un mépris que rien n'a pu affaiblir. Ils sont gouvernés par une espèce d'aristocratie; on

ne sait rien de leurs idées religieuses, mais, si l'on en croit les anciens voyageurs, ils divisaient l'année en 18 mois de 20 jours, et ils appelaient les mois *ioalar*, c'est-à-dire, *chose mobile*. « Dénomination très-remarquable, dit Malte-Brun, puisqu'elle se rapproche évidemment du mot *Iol*, par lequel les anciens Scandinaves désignaient la fête qui terminait l'année, mot qui pourrait aussi avoir signifié *roue* et *cycle*. » Les Anglais, profitant de l'éloignement de ce peuple pour les Espagnols, cherchèrent à fonder une colonie dans le territoire qu'il occupe. Le duc d'Albemarle, gouverneur de la Jamaïque, prit sur lui de nommer un des Indiens *chef des Mosquitos*, sous la protection de la Grande-Bretagne. Mais le traité de 1786 obligea les usurpateurs à abandonner le pays dans lequel ils s'étaient déjà établis, la couronne d'Espagne s'engageant, en retour, à ne point punir les Mosquitos de leur préférence pour les Anglais.

Les Zambos et les Poyais sont les voisins des Mosquitos. C'est sur le territoire de ces deux tribus que le général anglais Mac-Gregor, après s'être emparé, en 1819, de l'île de Roatan, et avoir obtenu du cacique des Poyais la cession d'un terrain assez considérable, essaya de fonder un État dont il se proclama spontanément le chef. Il se déclara le titre de roi, et vit bientôt des aventuriers, séduits par ses brillantes promesses, accourir autour de lui pour partager sa fortune. Il fit plus : pour subvenir aux frais de l'établissement, il eut l'idée d'émettre un emprunt public sous le nom d'*emprunt royal poyais*. Pour comble de bizarrerie, il se trouva des spéculateurs qui confièrent leurs fonds au souverain improvisé de la *Nouvelle-Neustrie*, car c'est ainsi que Mac-Gregor avait baptisé son royaume. Mais aucun gouvernement européen ne consentit à reconnaître la nouvelle majesté; ses sujets de race anglaise furent mal reçus par ses sujets indigènes; enfin, le gouvernement colombien protesta en 1825 contre l'occupation du territoire dont il s'était sans façon ar-

rogé la propriété. La chute fut lourde; et on n'aurait fait qu'en rire, si des gens trop confiants n'avaient englouti leur fortune dans cette ridicule et chimérique entreprise. Aujourd'hui le royaume des Poyais ne figure plus sur les cartes que comme une curiosité historique et géographique. On le signale à l'endroit où le Tinto, ou rivière noire, se décharge dans l'At-

lantique, près du cap Camaron, car c'est là que Mac-Gregor avait placé le théâtre de sa puissance.

Nous ne quitterons pas le chapitre de la population sans consigner un fait de statistique assez singulier : le Guatemala est le pays le plus peuplé, relativement, de toute l'Amérique espagnole. Cette vérité ressort du tableau suivant :

	LIEUES	POPULATION	HABITANTS
	géographiques carrées.	absolue.	par lieu carré.
Mexique.....	75,830	6,800,000	89
Guatemala.....	16,740	2,000,000	119
Venezuela.....	33,700	900,000	29
Nouvelle-Grenade.....	58,250	1,800,000	29
Pérou.....	12,150	1,400,000	115
Chili.....	14,240	1,100,000	77
Buenos-Ayres.....	126,770	2,000,000	15

Ces chiffres ont été relevés il y a une dizaine d'années; mais des documents plus récents nous ont prouvé que si les populations ont augmenté, le rapport est resté le même.

La différence en faveur du Guatemala est d'autant plus remarquable, que ce pays offre de vastes espaces à peu près inhabités, que son climat est, en moyenne, moins salubre que celui des contrées voisines, et que ses nombreux volcans éloignent de certains endroits toute population sédentaire. Nous ne trouvons à ce fait qu'une seule explication : par suite de sa situation géographique, le Guatemala, comme les provinces mexicaines baignées par l'Océan Atlantique, fut longtemps le point le plus fréquenté par les Espagnols qui venaient courir les aventures dans le nouveau monde. Les émigrants qui débarquaient sur la côte de Honduras s'arrêtaient de préférence dans le territoire environnant, dont les ri-

chesses minérales tentaient leur cupidité. Le Guatemala étant le chemin du Mexique et de la Colombie, on s'y fixait plutôt que d'aller chercher fortune au loin. Ainsi se forma ce noyau de population, qui devait toujours conserver sa supériorité relative sur la population des autres possessions espagnoles.

Les productions végétales du Guatemala sont remarquables par leur variété. Les fruits d'Europe se trouvent ici à côté de ceux des tropiques; la végétation emprunte aux deux mondes toutes leurs richesses et leurs magnificences. Parmi les produits qui sont un objet de commerce, on peut citer le blé, le maïs qui rend jusqu'à 300 pour 1, l'indigo dont la qualité passe pour être supérieure, le rocou, la vigne qui, naturalisée depuis peu de temps, donne déjà d'excellent vin, la salsepareille, le cacao, plusieurs baumes et résines, la cochenille dont la

culture a pris, depuis quelques années, une extension considérable, le tabac, le bois d'acajou et d'autres bois recherchés en Europe, le poivre, le julep, le sang-de-dragon, la vanille, le coton, le sucre, le safran, etc., etc.

Le règne animal n'est pas moins riche. Il offre, suivant les historiens et les voyageurs, des espèces que les naturalistes n'ont pas encore décrites. Les forêts de la Vera-Paz sont peuplées d'animaux sauvages, parmi lesquels on remarque le tapir ou *danta*, dont la peau sert à faire des boucliers impénétrables. On fait un commerce important en bestiaux et en peaux. Les ophidiens sont en très-grand nombre, surtout dans certaines localités; toutefois nous ne comprenons pas parmi les espèces authentiques le serpent à deux têtes dont parle le crédule Juarros, animal extraordinaire, qui, selon le naïf historien, se meut en avant ou en arrière, suivant le besoin de sa défense, et se sert avec une égale facilité des deux gueules que la nature a placées aux deux extrémités de son corps.

Quant aux productions minérales du Guatemala, elles peuvent soutenir la comparaison avec celles du pays le mieux partagé sous ce rapport. Outre l'alun, le soufre et d'autres substances qui alimentent les exportations commerciales, il y a d'abondantes mines d'or et d'argent. Il en existe, dans la province de Chiquimula, notamment celles d'Alotopèque et de Saint-Pantaleón, qui ont été autrefois exploitées avec grands profits; la dernière est malheureusement inondée. Le même filon fournit de l'or aux mines de Santa Rosalia, de Montenita, et de San Antonio Abad, qui, débarrassées des terres qui les encombrant, donneraient encore de grandes quantités de métal. Le district de Comayagua possède aussi des terrains aurifères. Dans l'État de Costa-Rica, outre des mines d'argent et d'or, on trouve du cuivre en abondance. Enfin, le territoire de Honduras renferme des métaux qui pourraient à eux seuls, s'ils étaient soumis à une exploitation active, enrichir un grand État.

C'est cette profusion de minéraux précieux qui séduisit tout d'abord les Espagnols dans le Guatemala. Les magnifiques présents que leur firent les caciques vaincus, et les abondantes récoltes qui suivirent leurs premières explorations dans les terrains métallifères, leur firent croire que le pays n'était qu'une vaste mine; et que les volcans eux-mêmes vomissaient de l'or fondu (*). La cupidité des conquérants, ainsi éveillée, causa aux peuples soumis tous les maux qu'une tyrannie impitoyable peut infliger à des sujets sans défense.

JONCTION DES DEUX OCÉANS PAR L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Nous avons dit qu'un pays aussi généreusement doté par la nature devait nécessairement jouir tôt ou tard d'une grande prospérité. Nous n'hésitons pas à placer au premier rang des moyens propres à assurer cet heureux avenir, l'exécution du canal destiné à réunir les deux océans. C'est ici le lieu de parler de ce grand projet.

Avant l'examen approfondi de la question par M. de Humboldt, on était réduit à de simples conjectures sur le lieu le plus favorable à l'établissement d'un canal de jonction. Le gouvernement espagnol, dans la crainte de voir des étrangers s'impatroniser

(*) Voici ce que le missionnaire Thomas Gage dit au sujet du volcan qui avoisine la ville de Léon :

« Il y eut un religieux de la Merci qui s'imagina avoir découvert un grand trésor en ce lieu-là, capable de l'enrichir lui et tous ceux du pays, s'étant persuadé que le métal qui brûlait dans ce volcan était de l'or; de sorte qu'il fit faire un grand chaudron et le fit attacher à une chaîne de fer, afin de le descendre au bas de l'ouverture de la montagne, pensant qu'il le retirerait plein de cet or fondu, et qu'il aurait assez de quoi se faire évêque et enrichir tous ses parents; mais la force du feu fut si grande, qu'il n'eut pas sitôt descendu le chaudron, qu'il se détacha de la chaîne et fut aussitôt fondu. » (Nouvelle relation contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne, trad. par BAULTEU O'NEIL, 1676.)

dans ses possessions américaines, pour en exploiter les richesses et l'heureuse situation, avait toujours tenu secrètes les études topographiques et hydrographiques faites par son ordre pour l'exécution éventuelle de ce grand travail. Il se montra plus traitable pour M. de Humboldt, à qui il fit connaître les résultats des explorations précédentes. Cet illustre savant, sans avoir besoin d'examiner les lieux, par la seule connaissance des travaux antérieurs, éclaira tout à coup le problème d'une lumière si vive, que ses observations furent considérées comme décisives, et que, même après un long intervalle de temps, elles font encore autorité. Il constata que la jonction des deux océans pouvait s'effectuer sur cinq points différents, tous pris dans l'Amérique centrale : 1° par l'isthme de Darien; 2° dans la province colombienne de Choco; 3° par l'isthme de Tehuantepec, dans le Mexique; 4° par le lac de Nicaragua; 5° par l'isthme de Panama.

L'isthme de Darien, dans sa partie la plus étroite, présente une largeur de soixante milles, première difficulté. La rivière de Santa-Maria, qui en parcourt le tiers, aurait besoin d'être canalisée dans presque toute l'étendue de son cours; il faudrait, en outre, couper la haute chaîne de montagnes qui occupe le centre de l'isthme; enfin il est douteux que les travailleurs pussent résister à l'influence délétère du climat.

La jonction par la province de Choco serait facilitée par la réunion de deux rivières, dont l'une, le Rio Atrato, se jette dans la mer des Antilles, tandis que l'autre, le Rio Noanama, va se perdre dans l'océan Pacifique; mais une pareille voie de communication serait presque inutile, car elle ne pourrait livrer passage qu'à des barques de médiocre grandeur, et ce qu'il faut, c'est un canal capable de recevoir, non-seulement les bâtiments du plus fort tonnage, mais encore les navires de guerre.

Quant à l'isthme de Tehuantepec, M. de Humboldt a cru d'abord qu'il

offrait plus d'avantages et de facilités; il pensait que le Rio Guazacoalco, qui débouche dans le golfe du Mexique, et le Rio Chimalapa qui se rend dans le golfe de Tehuantepec, sur la mer du Sud, pourraient être assez aisément réunis par un canal qui traverserait les forêts de Tarifa; mais il a été prouvé depuis, et notamment par les observations d'un voyageur nommé Pitmann, que l'exécution de ce projet éprouverait des obstacles immenses, tels que l'approfondissement et la rectification des deux rivières, la grande distance qui les sépare, les difficultés de toute sorte qu'offre le terrain intermédiaire, et par-dessus tout, le climat, dont l'influence est mortelle pendant presque toute l'année.

Restaient donc le lac de Nicaragua et l'isthme de Panama, seuls points par lesquels on pût songer raisonnablement à effectuer la communication d'une mer à l'autre. Aussi, est-ce sur ces deux localités que s'est concentrée l'attention des spéculateurs et des gouvernements qui se sont occupés de cette œuvre grandiose. Nous n'entrerons pas dans le détail des divers projets de jonction proposés aux congrès de Guatemala et de Colombie; nous allons énumérer seulement ces projets en indiquant leur but principal.

Le 18 septembre 1824, la maison Barclay, de Londres, propose au gouvernement de l'Amérique centrale d'exécuter le projet par le lac de Nicaragua.

Le 2 février 1825, une compagnie des États-Unis, à la tête de laquelle étaient MM. Bourke et Llanos, font les mêmes propositions.

Le 16 juin 1826, un traité se signe entre le gouvernement du Guatemala et la maison Palmer de New-York, pour la canalisation du fleuve Saint-Jean et la réunion du lac Nicaragua à l'océan Pacifique.

Presque en même temps, le roi de Hollande entre en négociation avec ce gouvernement pour le même objet.

En 1829, Bolivar charge des ingénieurs d'étudier le terrain du côté de